

LA LETTRE

JUIN 2008 N°37

Sol et culture : du sol aux territoires



Int	ro	dυ	cti	on
			entra en en en	

Michel Ledru

Le rapport de l'homme à la terre

Suzanne Mériaux

L'actualité renouvelée de valeurs liées au sol

L'agriculture dans la ville nouvelle de Sénart Pascal Legras

Du lien au sol d'hier au territoire d'élection aujourd'hui

La Thiérache reste fidèle au développement durable

Claude Beaufort

Conclusion Maurice de Vaulx

17

11

14





Michel Ledru, Président de Sol et Civilisation

ol et Civilisation a eu l'opportunité, avec le concours de Suzanne MÉRIAUX et Maurice DE VAULX, de participer au mois de mai dernier à une séance de l'Académie d'Agriculture de France sur le thème « Sol et Culture : du sol aux territoires ».

Cette séance faisait suite à une première rencontre intitulée « Sol et Culture » où étaient évoqués les liens étroits entre le « cultural » et le « culturel ». Les orateurs avaient alors souligné combien le rapport au sol était essentiel pour l'Homme.

Cette Lettre en reprend ainsi les principales interventions.

Suzanne Mériaux, membre de l'Académie d'Agriculture de France, s'interroge sur les rapports de l'homme à la terre et se dit convaincue que cette relation est constitutive de l'être, et qu'il y a, de ce fait, une ardente nécessité de « re-territorialisation ».

Pascal LEGRAS, agriculteur sur la ville nouvelle de Sénart et fidèle de notre association, revient sur l'histoire du plateau agricole de Sénart qui a muté en quelques années en « ville nouvelle ». Il souligne combien notre récent développement nous a fait oublier le « territoire » mais aussi combien il est important aujourd'hui de le réinvestir et comment l'agriculture peut en être un vecteur.

Claude BEAUFORT, journaliste et consultant, ami et voisin de Gérard DE CAFFARELLI, qui vient de mener pour le compte du Pays de Thiérache une étude sur les conditions de son développement s'interroge, quant à lui, sur l'importance stratégique du territoire pour construire des projets durables.

Maurice DE VAULX, membre également de l'Académie d'Agriculture de France et de notre comité d'orientation, propose enfin quelques conclusions éclairantes.

Je vous souhaite une bonne lecture et un bel été.

Introduction

par Michel LEDRU, Président de Sol et Civilisation

Monsieur le Président, Monsieur le Secrétaire perpétuel, Mesdames, Messieurs, Chers amis,

Au nom de notre association Sol et Civilisation, je tiens tout d'abord, Monsieur le Président, à vous remercier pour votre accueil et je vous dis l'honneur que nous avons de participer à une séance de l'Académie d'Agriculture.

Comme vous le savez, notre association a été créée pour animer et porter une réflexion sur le devenir et l'importance de la ruralité dans nos sociétés modernes. Les fondateurs, et notamment deux premiers présidents Raymond LACOMBE et Gérard de CAFFARELLI, avaient la conviction que la ruralité devait être débattue et portée au-delà des seuls cercles professionnels ou spécialisés et qu'il convenait de croiser toutes les intelligences, tous les regards si l'on souhaitait effectivement promouvoir une ruralité pleinement vivante. Cette rencontre nous en donne une nouvelle opportunité et nous permet avec le même esprit d'ouverture de renforcer nos liens - au combien essentiels - avec le monde académiaue.

Je souhaite saisir l'occasion pour remercier deux de vos pairs qui ont accepté, il y a maintenant 17 ans, de parrainer notre association. Je pense à Julien COLEOU et René GROUSSARD. Julien COLEOU nous a malheureusement quitté en 2003 mais a été pendant de nombreuses années l'animateur de nos assises. Je salue René GROUSSARD qui reste l'un de nos parrains les plus fidèles.

Je veux également remercier Suzanne MERIAUX et Maurice de VAULX, qui est membre de notre comité d'orientation et qui conclura toute à l'heure. C'est à eux que nous devons cette séance.

Cet après-midi fait suite à une première séance intitulée « Sol et Culture » qui s'est tenue en 2007. Vous y aviez alors évoqué les liens entre le « cultural » et le « culturel » en montrant combien notre rapport au sol n'était pas neutre, mais qu'il était au contraire essentiel pour construire nos équilibres tant physiques que psychiques, qu'il était finalement nécessaire à notre épanouissement personnel. Comme une

illustration de ce rapport structurant, vous aviez alors insisté sur l'importance de ce sol « pensé » dans les arts et la littérature.

Vous le comprenez aisément, nous partageons pleinement cette conception. Le monde agricole et rural le vit intensément. Le « Sol » y est bien plus qu'un substrat physique, il contribue à structurer chaque être, à modeler la vie locale, et plus globalement à influencer notre comportement. Il est porteur de « civilisation ».

Cette approche, des agriculteurs et d'autres personnalités ont donc voulu la faire partager et la promouvoir en créant notre association dont le titre résume le projet : poser de façon moderne les bases d'un humanisme dans lequel le « Sol » est effectivement porteur de « Civilisation » et promouvoir ainsi depuis les milieux ruraux, un développement territorial durable source de nouveaux équilibres de société, même et surtout à l'ère de la mondialisation.

Pour ouvrir cette séance et introduire les réflexions du jour, je souhaite revenir sur notre intuition initiale.

La mondialisation et les mutations de toutes sortes bousculent aujourd'hui les repères établis, mais ne font que déplacer les problèmes fondamentaux de tout être humain, qui ne peut vivre et s'épanouir ni en « hors sol » ni hors du temps réel : l'espace, le temps et l'Autre restent les cadres fondamentaux de toute existence humaine, individuelle et collective. « Sois de quelque part si tu veux être quelqu'un ». Dans un monde qui se pense dans l'abstraction et le mouvement, le territoire reste un point d'ancrage, de relation et de dépassement fondamental.

Pour être reconnu et agir en responsable, l'homme a effectivement besoin d'appartenir à des réseaux tissés au gré de ses désirs et de ses relations; il a aussi besoin de se sentir de quelque part en des espaces relativement stables et appropriés, pour les meubler de repères, de symboles, de valeurs affectives appelées à se diversifier. Ce besoin d'enracinement, de repères vécus ou souhaités, est d'autant plus vif

que s'accroissent la mobilité et l'hégémonie de l'instant.

Ce nomade qu'est l'homme contemporain recherche un espace où il est connu et reconnu, où il se trouve assez de confiance pour s'impliquer dans une œuvre commune, un projet partagé.

Hier, ces espaces d'appartenance se limitaient à des lieux géographiques précis ; aujourd'hui, il faut croiser ces territoires de proximité et les réseaux de relations très diverses qu'offrent les nouvelles technologies, en évitant de s'enfermer dans les uns ou de s'évaporer dans les autres.

Sans revenir aux territoires clos, aux communautés autarciques rythmées par la nature, le territoire doit être repensé mais pas abandonné. Il faut recomposer les territoires par et pour les hommes, à partir de leurs besoins, de leurs attentes, de leurs espaces familiers, au lieu de s'accrocher à des espaces fonctionnels, à une sectorisation thématique conçus de manière abstraite.

Ces questions, ne nous y trompons pas, ne sont pas seulement celle du monde rural, ce ne sont d'ailleurs pas seulement celles de la France, ni même de l'Europe. Nous les posions et nous les posons en termes de civilisation.

- Peut-on vivre uniquement dans des espaces fonctionnels, standardisés, optimisés ? Peut-on dissocier à outrance lieu de travail, lieu de loisirs, lieu de repos ?
- Quels équilibres territoriaux construire ?
- Quelle est la place de l'homme dans tout cela ? Doit-il rester un simple consommateur, y compris d'espace, ou doit-il être plus acteur dans son lieu de vie ?

Nous restons convaincus à Sol et Civilisation que les territoires ruraux, en particulier les territoires ruraux français, par leurs caractéristiques même, leur histoire et leurs projets, constituent tout un système d'expériences qui peut nous aider à rechercher ces nouveaux types de développement.

Dans le monde qui vient, un monde de plus en plus relié tout en étant de plus en plus ouvert, le territoire tend à s'effacer; or la ruralité, qui se fonde sur des relations étroites entre les hommes d'une part, et entre les hommes et leur territoire d'autre part, est riche d'apports et d'enseignements.

Cette journée aura pour objectif de montrer ces façons de voir, ces façons de faire, cette ruralité vivante. De montrer combien notre société à besoin de se reconnecter au sol pour se retrouver elle-même.

Permettez-moi de vous présenter rapidement les deux intervenants de notre association.

Leurs interventions s'inscrivent bien évidemment dans la réflexion de Suzanne MERIAUX qui s'interroge sur les rapports de l'homme à la terre et qui se dit convaincue que cette relation est constitutive de l'être et qu'il y a de fait l'ardente nécessité de la « re-territorialisation ».

Pascal LEGRAS, agriculteur sur la ville nouvelle de Sénart et fidèle de notre association, reviendra sur l'histoire du plateau agricole de Sénart qui a muté en quelques années en « ville nouvelle ». Il montrera combien notre récent développement nous a fait oublier le « territoire » mais aussi combien il est important aujourd'hui de le réinvestir et que l'agriculture peut en être un vecteur.

Claude BEAUFORT, journaliste et consultant, ami et voisin de Gérard de CAFFARELLI, qui vient de mener pour le compte du Pays de Thiérache une étude sur les conditions de son développement s'interrogera, quant à lui, sur l'importance stratégique du territoire pour construire des projets forts et partagés.

Monsieur le Président, Monsieur le Secrétaire perpétuel, chers amis, c'est bien l'ambition du développement des territoires aujourd'hui de conjuguer développement économique, progrès social et ouverture culturelle par des hommes qui s'approprient leur territoire et érigent en bien commun son environnement et ses ressources naturelles en assurant ainsi l'avenir.

Sol et culture : du sol aux territoires

Le rapport de l'homme à la Terre

par Suzanne MÉRIAUX, Membre de l'Académie d'Agriculture

Cette séance se situe dans l'année internationale de la planète Terre. Elle s'inscrit dans une démarche de réflexion que l'Académie d'Agriculture a entreprise sur les rapports ontologiques de l'homme à son environnement et plus spécialement à la Terre. Après avoir traité dans une séance antérieure de la perception que l'homme a du sol et de son expression par les arts et la littérature (Sol et culture : du cultural au culturel), nous abordons aujourd'hui les rapports de l'homme à la terre en tant que lieu habité s'élargissant du sol aux territoires. Nous le faisons en collaboration avec l'association Sol et Civilisation, qui depuis 1992 approfondit ce thème.

Les rapports humains à la Terre sont d'abord ceux de l'homme individuel, puis ceux de l'homme « collectif », c'est-à-dire des hommes. Ces rapports sont liés à l'espace-temps. Ils s'élargissent spatialement du ponctuel au global, du sol aux territoires et évoluent au cours des âges pour devenir ceux de notre société contemporaine.

1. L'homme et la Terre

«L'homme est Terrien par nature et, d'une certaine manière, par essence » (Arnould 2001). Il est né et mourra sur terre, son ancrage. « Nous sommes les fils de la terre (...) car le sol est habité avant d'être exploité » (Pierron 2003). La Terre est à la base du contact de l'homme avec les quatre éléments de l'univers. Pour Paul Claval (1996) « toute expérience humaine s'inscrit dans l'espace et lui doit ses traits fondamentaux ». La Terre nous habite et nourrit notre imaginaire. Teilhard de Chardin (1988) rêvait de lui consacrer un livre pour dire son attachement.

1.1. La Terre à l'origine du mot « culture »

Le mot et le concept sont d'origine romaine, pays où l'agriculture était hautement considérée, à l'opposé de la Grèce (Arendt 2007a). Le mot dérive du latin colere (cultiver, demeurer, améliorer, préserver) et renvoie au commerce de l'homme avec la Terre en vue de rendre la nature plus propre à l'habitation humaine. Mais il s'applique aussi à l'esprit. Cicéron dit que l'esprit est comme un champ qui ne peut produire sans être convenablement cultivé.

Cette « culture de l'âme » est à l'origine de l'humanisme. Elle suggère la sensibilité à la beauté, un mode de relation avec les choses du monde et les autres hommes.

Ce n'est qu'à la fin du XVIe siècle que le sens figuré du concept est vraiment explicité en tant qu'ensemble des connaissances permettant de développer le sens critique et le goût et comme l'ensemble des aspects intellectuels et comportementaux d'une civilisation.

Parmi les définitions que les dictionnaires donnent de la culture, on trouve toujours l'idée d'action physique ou mentale de l'homme pour acquérir, produire ou améliorer des êtres vivants, des œuvres, des connaissances.

C'est dans ce contexte de culture que je situerai le rapport de l'homme à la Terre.

1.2. Un incontournable rapport de l'homme à la Terre

Le double regard de l'homme sur la Terre

L'homme est lié à la Terre. « Ce qu'il cherche en elle, c'est un visage » (Dardel 1952). Mais la Terre peut être vue avec plusieurs visages : un volume qui va de l'objet « sol » à la planète élément du cosmos, une surface représentée par des paysages et habitée en territoires, une matière, l'un des quatre éléments fondamentaux de l'univers et un ensemble de composants.

Le rapport de l'homme à la Terre est double. Il est à la fois objectif : il voit le visage réel, et subjectif : il voit le visage mental. L'homme est en effet lié à la Terre physiquement : il habite sur la Terre surface, il utilise les produits de la Terre matière, il protège la Terre volume, planétaire et cosmique. Mais l'homme a aussi avec elle des relations existentielles car il habite la Terre par l'esprit et par l'imaginaire. Il en perçoit ainsi toutes les valeurs.

C'est pourtant dans son existence quotidienne que l'homme regarde la Terre, son espace habité, et il la voit avec son propre regard lié à sa personnalité, à sa culture, à sa sensibilité.

La Terre et les besoins de l'homme

Les besoins fondamentaux de l'homme ont été étudiés et hiérarchisés par de nombreux auteurs depuis Épicure jusqu'à Maslow dont la pyramide à cinq niveaux est très utilisée en marketing. On peut synthétiser l'échelle de ces besoins en trois niveaux et situer le rapport à la Terre parmi ces besoins :

- d'abord les besoins de base liés à la survie de l'espèce. Ils concernent les nécessités physiologiques et sécuritaires. La Terre est un lieu nourricier. Depuis nos lointains ancêtres qui labouraient avec une racine jusqu'aux tracteurs sophistiqués de nos contemporains, l'homme travaille la terre, l'entretient pour lui garder son potentiel de fertilité.
 - La Terre est aussi un lieu protecteur. Elle est l'endroit où l'on s'abrite des agresseurs : d'abord dans des huttes, puis derrière des murs, des remparts.
- puis les besoins liés à la personne dans son environnement social. La Terre est le lieu où l'on peut être connu et reconnu dans un désir de considération, de réussite. Il s'agit d'organiser un territoire pour y trouver sa place, éventuellement dominatrice, y être distingué et vivre dans une société structurée. En ce qui concerne les enfants, le lieu habité est la base physique indispensable de leur apprentissage social. Mais la Terre permet aussi d'exercer sa volonté de puissance et de possession. Il s'agit de garder ou d'accroître son patrimoine comme le relate par exemple Zola dans La terre (Zola 1980) quand le paysan va jusqu'au crime pour l'obtenir. A une autre échelle, les grands conquérants et les colonisateurs ont étendu leur domination sur des territoires au moyen de la guerre.
- enfin les besoins désintéressés liés à une aspiration supérieure, tels que l'accomplissement personnel, le dévouement aux autres. On peut nommer sacrée cette meilleure part de soimême que chacun tient pour une valeur suprême (Caillois 2006). Ce peut être la perception esthétique de la nature, des paysages, le respect des lieux témoins de l'histoire de l'humanité, la prise en compte des valeurs éthiques telles que responsabilité, solidarité, respect des autres et de l'environnement, toutes valeurs qui constituent un bien commun et qu'il faut promouvoir.

2. Les hommes et la terre

« La Terre est la quintessence même de la condition humaine, et la nature terrestre pourrait bien être la seule de l'univers à procurer aux humains un habitat où ils puissent se mouvoir et respirer sans effort et sans artifice » (Arendt 2007b). C'est dans cet habitat que les hommes se lient à la terre.

2.1. Le concept d'Écoumène

Les liens des hommes à la Terre sont contenus dans le concept d'Oekoumène des géographes grecs, repris par Vidal de la Blache, puis développé par Sorre (1962): la Terre est d'abord un habitat au sens biologique où le genre humain vit en peuplades adaptées aux différents milieux. C'est une Terre habitée, aménagée, représentée, imaginée par les sociétés humaines.

Avec Berque, à la fin du siècle dernier, le terme est devenu Écoumène, avec un élargissement à une dimension ontologique L'homme est dans la nature, constituant une sorte de couple « homme-nature ». L'être de l'humain se grave dans la terre et il est en retour gravé dans un certain sens, le sens où il est géographique. L'écoumène est la relation écologique, technique et symbolique de l'humanité à l'étendue terrestre. Cette relation a émergé de la biosphère dans un processus d'interaction entre l'hominisation (transformation de l'animal en homme), l'anthropisation (transformation des choses par la technique) et l'humanisation (transformation des choses par le symbole). L'écoumène génère une extériorisation du corps humain dans l'environnement qui constitue le corps médial. L'être humain est donc à la fois corps animal et corps médial. appartenance Cette double constitue médiance, attribut proprement humain. médiance de l'homme est la plus sensible au moment où la mort le ramène à la terre, l'ensevelissement éliminant la vie du corps animal et sacralisant la terre par la symbolicité du corps médial (Berque 2000).

C'est cet enterrement des morts pratiqué par Néanderthal (350 000 à 30 000 BC) dans l'espoir de les voir revivre qui constitue le véritable lien existentiel à la Terre. On peut rattacher à la médiance le grand respect des hommes de tous les temps, y compris de nos contemporains pour leurs morts, comme l'atteste l'affluence à la Toussaint dans les cimetières fleuris. (Cimetière se dit en italien campo santo).

2.2. Quels liens?

La nature des liens a évolué au cours des âges et ces liens pourraient se rompre lorsque l'homme quittera sa Terre natale pour voyager ou séjourner dans l'espace après avoir regardé depuis toujours vers le ciel et ses étoiles.

L'histoire commence au Paléolithique : l'humanité est liée à la Terre, d'abord par un matériau que les hommes façonnent selon des techniques qui s'affinent suivant leur développement cérébral. Chaque matériau définit une civilisation : pierre, cuivre, bronze, fer. Dans les sociétés primitives la Terre a un sens mythique. Par les liens organiques qu'elle a avec l'homme elle est un principe d'unité des groupes humains. Après avoir été dominée par l'homme dans une interprétation biblique, donc désacralisée, elle est maintenant considérée sous son double aspect, rationnel et sensible.

L'action des hommes dans l'espace physique, par des moyens culturaux, sociaux, économiques, politiques, culturels, structure les lieux en systèmes territoriaux qui sont les nœuds d'un réseau de transferts, de biens, d'informations entre différents lieux (Hilal et Desbois 1996). Ces espaces ainsi définis sont à la fois produits et facteurs des activités humaines qui contribuent à leur dynamique. Ils sont aussi une construction sociale, fonction de la perception qu'en ont les acteurs selon leurs stratégies, par exemple un terroir villageois, un espace de pratiques, un hydrosystème (Deffontaines 1996).

L'activité agricole s'organise dans le territoire à différents niveaux : la parcelle, le système de culture, le système de production. Ils constituent des agrosystèmes et côtoient des écosystèmes qu'on peut qualifier de « lieux de nature » Leur résultante s'inscrit dans le paysage qui est bien l'unité fondamentale de notre territoire collectif. Il demeure le premier maillon reconnu de l'infinie variété de la face de la terre (Bonnamour 2000). Le paysage peut être lu, soit pour comprendre, soit pour simplement admirer (Deffontaines et Lardon 1994).

C'est dans cette dernière acception qu'il faut interpréter la montée depuis la fin du siècle dernier d'un désir de campagne, en particulier dans notre pays. Il traduit des rêves de liberté, de solidarité, de beauté, un refuge des vraies richesses. La campagne devient paysage avant d'être lieu de production (Hervieu et Viard 1996).

2.3. Les hommes d'un territoire à l'autre

L'homme est un être en mouvement comme le représente si bien la statue de Giacometti ((L'homme qui marche)), avec ses larges pieds quittant le sol et son corps épuré tendu vers l'avenir sur les routes de la découverte. Mais c'est sur la Terre, à partir d'elle et en s'en éloignant que le mouvement a lieu (Husserl 2005). L'homme marque des pauses et repart dans des voies nouvelles, imprimant ainsi des lignes de fracture entre les civilisations de la trace (investissement du sol pour y demeurer) et les civilisations du passage (vivre le sol comme un itinéraire) (Pierron 2003).

La sédentarisation

A ses débuts l'homme préhistorique, nomade, cueille et chasse sur un espace qu'il explore au cours de ses errances pour se nourrir et se vêtir, besoins de base. Il se fabrique des instruments à partir du matériau pierre. Puis, dès 30 000 BC, il s'installe sur des sites favorables à ses besoins. Néanderthal, entre le Magdalénien et le Néolithique (12 000 à 8 000 BP), enterre ses morts. C'est, comme on l'a vu, le premier lien existentiel à la Terre, mais c'est aussi le vrai premier rapport à un lieu. Pour Girard (2006) il s'agit d'un lieu déterminé par son importance religieuse autour de rituels ou de sites d'inhumation sacrés.

Enfin Sapiens sapiens confie des graines au sol dans l'espoir de les voir revivre, ce qui se réalise. C'est l'origine de l'agriculture que Girard (2006) explique par les liens étroits entre le rituel et la nature, contrairement à d'autres interprétations fondées sur l'observation de la végétation.

Ce changement de mode de vie a une importance primordiale pour l'humanité. On le qualifie de révolution néolithique ou néolithisation (Lefeuvre 2005) car la sédentarisation, associée à la naissance de l'agriculture, est le point de départ de la civilisation, de la culture et des campagnes.

D'abord très peu efficace, l'agriculture se développe progressivement et conduit à un accroissement de la production et de la population. Dans une lente évolution les sociétés agropastorales ainsi constituées passent de groupements d'habitations à des villages, devenant des sociétés rurales mais restant des civilisations du sol. Puis les sociétés se hiérarchisent. C'est ainsi que dans les sociétés totémiques les phratries se partagent l'espace entre gens de la Terre et gens de l'Eau ou entre gens du Nord (l'hiver) et gens du Sud (l'été), dans une bipartition de l'univers se référant à des données cosmiques fondamentales. Cette bipartition a dominé l'existence paysanne de la Chine ancienne par son rapprochement avec l'opposition du Yin féminin et du Yang masculin: les femmes, Yin passif, tissent à l'intérieur à la saison froide, les hommes, Yang actif, labourent en saison chaude (Caillois 2006).

Peu à peu on organise le territoire, on créé les villes. Les plus anciens sites urbains découverts récemment au Nord de la Syrie remonteraient au V° millénaire BC, de mille ans plus anciens que ceux du Sud attribués aux Sumériens témoignant de l'émergence d'une élite et d'une mutation sociale profonde (Castel 2007). Le citadin qui ne travaille plus la terre n'est alors plus en prise avec elle, tandis que le villageois, principalement agriculteur, vit **de** son sol et **sur** son sol, intégré dans son espace rural, en harmonie avec son environnement.

Après des siècles de relative stabilité, les rapports de l'homme à la Terre sont marqués par l'évolution de la société devenue progressivement de rurale à urbaine (près de 80% de la population dans les villes en France).

Dès le XIXº siècle les progrès techniques permettent de libérer une main d'œuvre agricole pour l'industrie. On passe d'une économie agricole à une économie industrielle, constituant une sorte de civilisation du sous-sol.

La deuxième moitié du XXe siècle voit l'impact de la recherche sur la productivité, le développement des nouvelles technologies et l'avènement d'une économie de services, tandis que l'urbanisation s'accélère et que les notions de distance et de temps s'atténuent grâce aux divers réseaux de relations, créant une civilisation hors-sol. Pierron (2003) classe ainsi les hommes de ces civilisations en paysans, mineurs et internautes.

Les migrations

Elles sont commandées par la nécessité de survivre ou par le désir de conquêtes de nouveaux territoires.

Il y a d'abord l'homme préhistorique quittant sa terre originelle d'Afrique vers l'Asie puis les autres continents. Au cours de notre ère on voit en particulier les peuples barbares des grandes invasions fuyant devant les Huns en quête de territoires et la grande expansion mongole élargissant l'empire de Gengis Khan.

Au XVIe siècle la Réforme fait fuir de France de nombreux protestants tandis qu'au XIXe siècle la Pologne subit une émigration massive dont notre pays bénéficie. Des Italiens et des Portugais établissent chez nous de véritables communautés bien intégrées. Maintenant, comme d'autres pays, la France accueille des populations de tous les continents qui sont coupées de leur terre d'origine sans réel rapport existentiel avec leur terre d'adoption.

Les grandes expéditions du XVe siècle pour la conquête du Nouveau Monde sont aussi des migrations mais elles obéissent à une logique plus culturelle de découverte.

Le nomadisme

Même après la sédentarisation, certaines tribus sont restées nomades, pratiquant l'élevage pastoral itinérant à la recherche de pâturages. On trouve actuellement des peuples qui observent ce mode de vie dans les déserts d'Afrique et dans les steppes d'Asie centrale. Quant aux Tziganes, ils restent nomades, mais sans lien avec l'élevage.

Dans notre monde contemporain où l'espace et le temps sont mobiles on dénomme « seminomades » les possesseurs de plusieurs résidences leur permettant de vivre successivement en divers lieux. La concentration urbaine, les flux humains et les réseaux modifient le rapport de l'homme à la terre et à l'espace. Les citadins se « déterritorialisent ». Ils oublient les rythmes du sol et sa charge identitaire. Les ruraux eux aussi ne sont plus dans un monde à part. Ils sont devenus mobiles pour leurs achats, leurs études, leurs loisirs, mais par leur implantation dans la nature ils restent près de la terre. C'est un nouveau rapport ville-campagne.

Cette évolution est irréversible. Le monde actuel est un monde de flux humains et de réseaux. Dans une vue prospective sur l'avenir de l'humanité Jacques Attali (2006) envisage même pour le milieu de notre siècle un «hyperempire» dirigé par des «hypernomades», mais, heureusement, il ne l'espère pas pérenne.

3. L'homme et les hommes du XXIII siècle face à la Terre

L'homme extériorise sa relation fondamentale avec la Terre par son mode d'existence, son habitat et son destin. Il marque ainsi le temps et l'espace. La Terre est une base. C'est ce que traduit le terme de géographicité dans l'acception de Dardel (1952). L'homme est inscrit dans l'histoire avec sa culture, ses savoirs, ses rites, ses pratiques. Il marque l'espace ainsi « sémiotisé » par les signes de la vie des sociétés depuis la préhistoire jusqu'à nos jours (Raffestin 1989). Pour Pierron (2003) le sol, statique, est le socle des civilisations dans leur dynamique. Elles y laissent leurs traces. « Le sol avant d'être une surface (...) est une profondeur. Profondeur d'une histoire et de valeurs. Le sol se fait alors contrée, province, petit coin du monde, terroir, pays, bassin. Autant de façons de qualifier les usages subjectifs du sol ».

Les civilisations s'élaborent par l'action de deux grandes forces qui, dans l'histoire, jouent successivement ou simultanément. Il s'agit d'une part des progrès résultant des acquis scientifiques, techniques, sociaux et d'autre part des traditions qui s'efforcent de garder l'originalité de la société et des milieux (Ormesson 2007).

Notre société occidentale est devenue une société de consommation très bénéficiaire de tous les acquis principalement depuis le dernier demisiècle. Elle a perdu l'essentiel de ses traditions façonnées par le territoire et ses hommes. Le XXe siècle a vu disparaître la longue civilisation paysanne. Pour Hervieu et Viard (1996) un nouveau mode de relations entre l'homme et le territoire se fait jour. Il découle du droit de regard que la société porte maintenant sur un espace qu'elle ne possède pas. C'est un mouvement fondamental de réappropriation de l'espace national, un retour au local dont il faut prendre acte et qui doit devenir un moteur des stratégies de valorisation des territoires.

Le territoire, on l'a vu, contient les relations de l'homme « être territorial » à son espace et à ses semblables et synthétise ainsi l'espace physique et l'espace social. Multifonctionnel, il recèle sa propre culture et représente, outre un paysage, un enracinement, un champ de valeurs susceptibles de satisfaire les besoins de la société actuelle qui recherche un cadre de vie, un retour aux sources tout en exprimant ses exigences de confort et de modernité.

La pensée de Raymond Lacombe et de Gérard de Caffarelli, fondateurs de Sol et Civilisation, repose sur ce qu'apporte à la société le monde rural, gestionnaire d'une part majoritaire de l'espace national (en France les cultures et les forêts couvrent plus de 80% du territoire) et dépositaire de valeurs recherchées par l'humanité. Ce monde serait un modèle social pouvant inspirer tous les territoires. D'où la notion de « reterritorialisation » à la base des projets de l'association pour bâtir une société qui satisfasse aux besoins fondamentaux de l'homme et lui donne des raisons de vivre. Il s'agit de valoriser un espace économique voué à nourrir les hommes quantitativement et qualitativement, tout en accueillant les diverses formes d'occupation de territoire, de prendre en charge un espace naturel, d'aménager un espace résidentiel.

« Le sol portait nos racines, il sera notre avenir » écrivait Pierron (2003). Les exposés qui vont suivre tenteront de montrer par deux exemples différents comment le monde moderne s'est affranchi du lien au sol et comment les valeurs de la Terre peuvent être réactivées. Il s'agit d'une part de la ville de Sénart créée par la volonté de la puissance publique et d'autre part de la Thiérache, région naturelle qui a perdu sa forte identité.

Ces exemples nous donneront peut-être assez d'espoir pour retrouver l'humanisme hérité des Romains afin de «préserver les choses du monde» et choisir notre mode de vie.

Références bibliographiques

Arnould J. 2001 La seconde chance d'Icare. Éditions du Cerf

Attali J. 2006 Une brève histoire de l'avenir. Fayard

Arendt H 2007a La crise de la culture. Gallimard Folios essais (1ère édit.1989)

Arendt H. 2007b Condition de l'homme moderne. Gallimard Pocket (1ère édit. 1994)

Berque A. 2000 Ecoumène. Introduction à l'étude des milieux humains. Belin 271 p.

Bonnamour J. 2000 Du bonheur d'être géographe ENS Éditions

Caillois R. 2006 L'homme et le sacré. Gallimard Folio essais (1ère édit. 1988)

Castel C. 2007 Les premières villes n'étaient pas toutes sumériennes. La Recherche 412 18-19

Claval P. 1995 La géographie comme mode de vie. Géographies en liberté. Géographie

Dardel E. 1952. L'homme et la terre. Paris, Colin

Deffontaines J.-P. 1996 in Étude des phénomènes spatiaux en agriculture INRA Éditions Paris 151-158

Deffontaines J.-P. et Lardon S. 1994 Itinéraires cartographiques et développement INRA Éditions Paris

Girard R.2006. Les origines de la culture Hachette Littératures

Hervieu B. et Viard J. 1996 Au bonheur des campagnes. Éditions de l'Aube

Hilal H. et Desbois D. 1996 in *Etude des phénomènes spatiaux en agriculture* INRA Éditions Paris 135-142

Husserl E. 2005. La terre ne se meut pas Éditions de minuit (1ère édit.1940)

Lefeuvre J. C. 2005 Agriculture et biodiversité : une cohabitation à réinventer in Actes de la

Conférence internationale Biodiversité, science et gouvernance Atelier 2. 1-14

Ormesson J de 2007 Ordre du temps Éditions Eloïse d'Ormesson

Pierron J. P. Sols et civilisations in Études mars 2003 333-345

Raffestin C. 1989. Théories du réel et géographicité. Espaces Temps, 40-41, 26-31

Sol et Civilisation. 2007. Se réapproprier les territoires. Les cahiers Sol et Civilisation N° 1

Sorre M. 1962. L'homme sur la terre. Hachette

Teilhard de Chardin P. 1988. Lettres inédites. Le Rocher

Zola E. 1980 La terre Gallimard (1ère édit. 1887)

L'ACADÉMIE D'AGRICULTURE DE FRANCE

Henri-Léonard-Jean-Baptiste Bertin, Contrôleur général des Finances, est à l'origine de la création de la Société royale d'Agriculture le 1^{er} mars 1761 par arrêt de Louis XV.

L'Académie comprend 120 membres titulaires et 180 correspondants nationaux, auxquels s'ajoutent 60 membres et 60 correspondants étrangers originaires d'une cinquantaine de pays.

L'académie d'Agriculture de France a pour mission de contribuer, dans les domaines scientifique, technique, économique, juridique, social et culturel, à l'évolution de l'agriculture et du monde rural. L'Académie d'Agriculture se présente comme une tribune indépendante où les aspects nouveaux et essentiels de l'agriculture et du monde rural peuvent être discutés et replacés dans les perspectives d'une société qui doit aujourd'hui maîtriser l'urbanisme, l'industrialisation et l'ouverture internationale. Par ses débats et ses synthèses, l'Académie d'Agriculture contribue à l'insertion du monde agricole dans la France, l'Europe et le monde du XXIe siècle.

Parmi les thèmes récemment traités en Séance à l'Académie d'Agriculture :

28 mai 2008 - Sol et Culture : du sol aux territoires

14 mai 2008 - Azote, Prairie, Environnement

02 avril 2008 - Séance commune avec l'Académie de Médecine sur le Lait

19 mars 2008 - Les céréales et la Mer Noire

12 mars 2008 - Perspectives de la politique agricole américaine

20 février 2008 - Biodiversité aquatique

Pour plus d'informations, se renseigner sur : http://www.academie-agriculture.fr

L'actualité renouvelée de valeurs liées au sol

L'agriculture dans la ville nouvelle de Sénart

par Pascal LEGRAS, Agriculteur, Président des Champs de la Ville

En premier lieu, je tiens à vous remercier de m'accueillir aujourd'hui pour vous apportez mon témoignage sur cette question du territoire au travers de l'histoire singulière du plateau briard et de la ville nouvelle de Sénart qui l'occupe en partie.

Sénart est situé à 30 kilomètres au Sud-Est de Paris, en plein cœur de la Brie française. L'histoire de ce plateau agricole riche de ses sols qui a muté en quelques années en « ville nouvelle » montre en effet combien notre récent développement nous a fait oublier le « territoire » et combien il est important aujourd'hui de le réinvestir.



Sénart est composée de 10 communes, 8 dans le département de Seine et Marne, 2 en Essonne et occupe une superficie de 12 000 hectares. Elle compte aujourd'hui 100 000 habitants en augmentation continue depuis ses origines et les prévisions tablent sur 120 000 habitants à l'horizon 2015.

Depuis 47 ans, je vis sur cette terre de Sénart qui s'artificialise de plus en plus et où agriculture et ville se sentent de plus en plus à l'étroit, et n'ont plus assez d'espace pour des existences parallèles. J'exploite 120 hectares soit moitié moins qu'il y a encore quinze ans. Je viens d'abandonner la culture de la betterave et je mets en place tous les ans un labyrinthe de maïs ouvert tout l'été à la population.

Les bâtiments de mon exploitation ont été vendus par ma famille à la commune et j'édifie aujourd'hui un projet agricole tourné vers la ville.

1. Un ancien territoire agricole

Ce territoire appartenant à la Brie française est agricole depuis toujours. Les Gaulois, puis les Romains avaient aménagé de grandes parcelles puis des réseaux hydrauliques pour tirer le meilleur parti de cette terre d'exception, plus d'un mètre de limon sur les calcaires de la Brie, assis sur la précieuse nappe de Champigny qui alimente Paris et sa région.

Ces vastes domaines ont appartenu aux seigneurs puis à l'Église et à de grands propriétaires parisiens. Nous parlons de centaines voire de milliers d'hectares. Les agriculteurs se sont fixés récemment sur leurs exploitations, souvent entre les deux guerres. Et tout ceci a façonné un lien au sol assez caractéristique.

L'agriculture a toujours prospéré sur cette plaine fertile. Devant la demande publique exprimée par Napoléon, elle a pu innover en cultivant la betterave sucrière et ainsi apporter à la Nation



le sucre demandé. Chaque maire, chaque préfet était ainsi allé à la rencontre des agriculteurs dans chaque commune pour relayer ce besoin national. Et cela a marché.

Les agriculteurs ont essayé cette nouvelle culture, puis ont progressé dans la maîtrise technique, les industriels ont joué le jeu en garantissant un avenir, quotas, prix incitatifs...

L'agriculture a ainsi façonné la vie locale, les artisans ferraient les chevaux de ferme, fabriquaient des outils agricoles, les fermes employaient, logeaient et nourrissaient une grande partie des habitants et l'industriel sucrier le restant.

Le territoire avait un sens : un certain « vivre ensemble », une gestion locale cohérente des ressources fondée sur un projet partagé.

2. La ville nouvelle de Sénart, un projet a-territorial

Après la guerre, l'industrialisation s'est accélérée en région parisienne, et avec elle les flux migratoires ont explosé. La petite couronne s'est remplie et une urbanisation au jour le jour s'est développée, et ce d'autant plus que la vie urbaine et ses conditions de vie matérielle attractives - être propriétaire de son logement, être mieux rémunéré, être plus autonome, plus décideur de son avenir, bref mieux vivre sa vie ont décidé bon nombre de personnes de monter à Paris.

A la fin des années 60, le Général de Gaulle avec Paul Delouvrier, lors d'un survol en hélicoptère de la région lle de France, s'exclame « Qu'est-ce que c'est que ce foutoir ? ». L'État décide alors d'endiguer cette urbanisation anarchique par l'édifice de deux barreaux urbains à l'Est et à l'Ouest de Paris. C'est la politique des villes nouvelles.

Le projet Sénart est ainsi né, un projet d'aménagement urbain de grande envergure pour répondre aux besoins croissants de la métropole parisienne. Logement, transport, services sont les maîtres mots de cette construction. L'espace est pensé par ces grandes fonctions. Il faut être rationnel, relié, connecté.

Le développement résidentiel et économique devient la principale voire la seule raison d'être de Sénart et cette raison justifie presque tous les choix d'aménagement. Bref, la gestion du



territoire s'efface au profit d'une gestion utilitaire de l'espace. L'agriculture n'est plus un ciment naturel de la société locale. Les agriculteurs, de leur côté, après indemnités, sont dépossédés de leurs terres pour constituer des réserves foncières mais peuvent rester tant qu'il y a encore un espace à cultiver.

Ainsi, ce projet a-territorial annule et remplace le précédent. Le sol, pour la majorité des habitants, n'est plus vu que comme un support vide de sens.

3. Redécouvrir l'intérêt de « faire territoire »

Aujourd'hui, 40 ans plus tard, le projet de la ville nouvelle n'a pas atteint ses objectifs initiaux. 120 000 habitants au lieu de 300 000 prévus. La plupart des agriculteurs, après avoir été ailleurs, ont finalement réinvesti les terres sénartaises. Nous sommes toujours une trentaine.

Parallèlement, les habitants peinent à se retrouver dans cette construction. Et il me semble que eux aussi subissent en grande partie leur vie ici. Le rêve d'être à la « campagne » s'estompe : temps de transport, relation impersonnelle, ville à peu de caractère, hypermarchés et équipements publics seuls centres de vie. Les relations au vivant, au monde agricole, s'atténuent alors même qu'il reste des espaces ouverts et des agriculteurs. On connaît plus l'agriculture par son bâti ancien que par ses hommes.

Ainsi, de moins en moins d'acteurs contribuent spontanément à l'édifice du territoire. On est dans une logique de consommation d'espace, de relation impersonnelle, de fonctionnalisation plus que de gestion. La volonté de « construction » est prédominante et l'emporte même sur l'ambition d'un « mieux vivre ensemble » autour de l'existant.

Pourtant, il ne suffit pas d'avoir de bonnes infrastructures pour bien vivre ensemble. Les insatisfactions restent nombreuses et les gens aspirent à retrouver d'autres relations, cherchent de l'authenticité, y compris dans leur rapport au vivant. C'est d'une certaine manière, l'ambition d'un développement que l'on souhaite tous durable.

En 2000, suite à un diagnostic paysager que nous avions, nous agriculteurs, engagé, ses dimensions sont apparues clairement. Nous avons donc avec quelques habitants et quelques élus, pris spontanément le parti de nous associer pour retisser un territoire autour d'un projet partagé. L'agriculture y a une place prépondérante, l'association « Les Champs de la ville » est née



Après un travail d'audit puis d'expression des acteurs, une charte a été écrite. Elle définit comment replacer l'agriculture dans le territoire, renforcer ses filières si les agriculteurs le souhaitent, avec leur engagement revisiter le mode d'utilisation de l'espace et ainsi se distinguer du recours systématique à la logique indemnitaire qui a longtemps prévalu et a oublié les hommes. La ville perçoit aujourd'hui la limite d'un mode de gestion déshumanisée qui, à mon avis, désengage l'agriculture du territoire. De plus, les activités de production agricole retrouvent de la valeur dans un contexte de défi alimentaire tant quantitatif que qualitatif, au niveau local comme mondial, le contexte est propice à l'engagement agricole dans les territoires avec une approche de développement du lien avec ce dernier.

L'expérience des « Champs de la ville », association locale qui regroupe agriculteurs, élus et habitants, va dans ce sens et propose de refaire « territoire » en repositionnant l'agriculture dans le projet de la ville.

De part son aménagement du territoire : ville nouvelle et l'effacement d'une plaine agricole, il semble, comme le montre l'initiative des Champs de la ville, que l'histoire sénartaise souligne tout l'intérêt de retisser des liens territoriaux pour mieux vivre ensemble et édifier des projets partagés.

Ce projet territorial reste difficile mais passionnant. A titre personnel, je suis en train de monter un projet de réimplantation d'élevage laitier qui allie production et ouverture aux habitants, fonctions qui se renforcent mutuellement, et permet sûrement un projet économiquement durable.

Je possède le choix d'investir, l'envie de continuer ma profession de toujours « produire pour nourrir » et de le montrer à tous mes nouveaux voisins. Par contre je ne peux m'afficher seul dans ce choix de territoire et donc de civilisation car il dépasse ma légitimité. Je n'ai pas vocation à décider de l'utilisation du sol. Je ne peux me confronter seul à l'ambivalence des comportements alimentaires, qui veulent du biologique sans les contraintes naturelles de nos aliments, chercher l'authenticité rurale d'un troupeau dans les prés, vouloir retirer du lait tous ses éléments constitutifs, au point de ne garder que l'eau, et en faire un fromage de caractère. De la même façon je ne pourrai résister à l'application, par tout le territoire, du principe de précaution. Je ne cherche pas à le remettre en cause, mais je ne pourrai pas y répondre, tant la synthèse territoriale semble délicate voire impossible si je m'y engage seul.

Mon propos ne vise pas à refaire la société à laquelle j'appartiens, c'est le simple appel au secours d'un porteur de projet qui ne peut seul affronter les défis de l'agriculture avec la ville, c'est un des enjeux de notre société sénartaise, francilienne et sûrement bien au-delà.

Je vous remercie de votre écoute, et je tiens à vous faire part que le témoignage que je vous apporte me permet d'alimenter la réflexion locale.

Donc merci à vous.

Du lien au sol d'hier au territoire d'élection d'aujourd'hui La Thiérache reste fidèle au développement durable

par Claude BEAUFORT, Consultant

La Thiérache, un territoire de 1 600 km², peuplé de 76 000 habitants, accolé à la frontière belge, au nord est du département de l'Aisne. Le cœur d'une région naturelle qui s'étend vers le département du Nord, vers celui des Ardennes et vers la Botte du Hainaut en Belgique; région naturelle où une mince calotte argileuse, posée sur un sol de limons, a permis voici dix mille ans la croissance d'un intense couvert forestier à la faveur d'une mutation climatique.

La Thiérache de l'Aisne a été reconnue comme « pays » en 1999 et dotée institutionnellement d'un Syndicat mixte regroupant cinq communautés de communes. Le pays affirme une identité forte. Au Nord, le bocage côtoie la forêt; plus au Sud s'amorcent des espaces de cultures annonciateurs du bassin parisien. L'Oise, la Brune, la Serre ont modelé ici des paysages ondulés et verdoyants, écrin d'un beau patrimoine bâti, à dominante de brique et d'ardoise, relevé par l'allure ascétique et altière de quelques soixante églises fortifiées.

Deux millénaires de développement durable marqués par le lien au sol

En Thiérache, la forêt primitive a été la matrice originelle d'une longue et lente épopée de développement durable. Deux millénaires en apportent le témoignage. C'est dans cette épaisse forêt que les légions romaines frayent la voie reliant Reims à Bavai, au cœur des provinces septentrionales de l'Empire. De multiples traces archéologiques laissent présumer qu'à l'époque gallo-romaine et pendant le Haut Moyen Age, de part et d'autre de cet axe routier sous le couvert sylvestre, s'est maintenue une vie économique assez intense.

L'installation, entre les Xe et XIIIe siècles, de tous les grands ordres monastiques (Bénédictins, Cisterciens, Chartreux, Prémontrés...), protégés par quelques familles seigneuriales, va métamorphoser ce territoire. Les essartages offrent à la culture des terres gagnées sur la forêt; des travaux d'hydrauliques assainissent le sol et

créent de nouvelles sources d'énergie. La Thiérache se trouve alors associée à l'essor démographique qui caractérise cette période médiévale.

Entre le XVe et le XVIIIe siècle, les problèmes de sécurité prennent un caractère endémique. A la frontière du royaume de France et de l'Empire, les communautés villageoises affrontent exactions et rapines de bandes de mercenaires mal payés. C'est pour parer à ce danger qu'elles réalisent alors l'étonnant dispositif de défense des églises fortifiées, où les populations trouvent réfuge en cas de danger. Et c'est la ressource argileuse du sol qui permet de fabriquer dans l'urgence les briques nécessaires à leur construction

Aux XVIIIe et XVIIIIE siècles, le progrès procède de la maîtrise de nouvelles techniques culturales. Les accourtillages¹ entraînent la mise en herbe des terres gagnées sur la forêt. L'élevage et la production laitière se développent. La proche abbaye de Maroilles impose la typicité de son fromage. Les prairies encloses du bocage dessinent un paysage nouveau. Quand survient la Révolution, la vente de biens nationaux qui gagent la monnaie papier, notamment des grandes propriétés ecclésiastiques, favorise en Thiérache la promotion d'une petite bourgeoisie agricole et rurale à l'esprit entreprenant.

Le XIXe siècle s'impose comme l'âge d'or de la Thiérache. La belle architecture des bâtiments ruraux de cette époque en apporte la preuve. Les voies de communication sont sûres et le chemin de fer se développe. Le pays thiérachien peut approvisionner en beurre et en fromage le « ventre » de Paris et d'autres grands centres urbains proches. Par flottage, l'Oise transporte vers la capitale bois de chauffage et bois de

¹ L'accourtillage en Thiérache aux XVII^e et XVIII^e siècles, dans Mémoires de la Société d'histoire du droit des pays flamands, picards et wallons, 1939, p. 21-52.

^{« &}quot;Accourtiller" une terre, c'était, dans l'usage linguistique local, l'enclore, pour la transformer en pré ou pâture. Le décimateur y perdait la dîme du blé. Une compensation, en principe, lui était due, sous forme de rente.... »

construction. Les petites forges forestières ont ouvert la voie à un développement métallurgique. Emblématique apparaît, au milieu du siècle, la croissance de l'entreprise de poêles à bois émaillés que Jean Baptiste Godin crée à Guise. Mais les activités métallurgiques se développent aussi en d'autres endroits, autour d'Hirson notamment. La main d'œuvre est abondante et peut répondre aux emplois proposés dans la transformation du bois, la vannerie, le textile...

En dépit de crises passagères, la Thiérache préserve jusqu'au milieu du XX^e siècle un niveau de vie économique, assez remarquable par l'équilibre qu'il offre entre activités agricoles et activités industrielles, par l'évidence et la permanence du lien au sol qui caractérise l'ensemble de ces activités, le tout conférant à l'histoire du pays la marque continue d'un authentique développement durable.

Trois décennies de rupture et de déclin

Les trente dernières années du XXe siècle remettent brutalement en cause ce bel équilibre. Plusieurs facteurs se conjuguent pour créer la rupture. Les retombées de la Politique agricole commune d'abord. Promotrice d'une incontestable modernisation de l'agriculture, elle favorise au départ surtout l'essor des productions céréalières, premières bénéficiaires de ses financements. Dans une Thiérache, à la jonction de zones d'élevage et de culture, abattre les haies et les mettre en culture tentent alors plus d'un exploitant; avant que les quotas laitiers n'entraînent une seconde rétraction de l'économie herbagère et des activités industrielles liées à la production laitière; même si demeure l'atout de la zone AOC du Maroilles.

Plus largement, c'est la mondialisation qui impacte ensuite le territoire; par les mutations énergétiques et industrielles qu'elle entraîne; par la concurrence internationale qu'elle instaure sur le coût du travail. Une économie largement ouverte et l'affirmation simultanée de la ville comme lieu de formation, de production et de décision déprécient une ruralité moins probante en main d'œuvre qualifiée, en accessibilité, en logistique, en services...

En ce début du XXIe siècle, l'épreuve de ces trois décennies laisse la Thiérache avec une économie fragilisée par la régression de ses activités anciennes; avec une structure sociale affaiblie par un taux de chômage structurel élevé et un niveau de formation professionnelle encore insuffisant; avec une démographie affaissée: 2 000 habitants ont quitté le pays au cours des quinze dernières années; la population a vieilli; les indicateurs de santé sont « au rouge ».

Le territoire d'élection redonne actualité au développement durable

Le Syndicat mixte du Pays de Thiérache lance en 2006 la procédure d'élaboration d'une Charte de développement territorial. Le Conseil de développement, missionné pour l'exercice, se livre à un diagnostic qui, au delà des handicaps précédemment évoqués, dégage la pérennité de deux atouts majeurs : le maintien du pays à un niveau de haute qualité environnementale et patrimoniale; une position géographique exceptionnelle qui situe une Thiérache bien préservée dans son environnement au cœur de la grande concentration urbaine de l'Europe du Nord-Ouest: 90 millions d'habitants dans un rayon de 250 km. La « Charte de développement durable du Pays de Thiérache » propose de faire de l'optimisation de ce double avantage l'axe majeur de la stratégie du territoire.

Un choix auquel incite un contexte nouveau. La ruralité française est sortie de la phase de l'exode rural. Les recensements de la population le prouvent : elle est entrée dans celle de l'étalement urbain. La France se re-ruralise. Le mouvement a d'abord touché la banlieue verte des grandes agglomérations ; il se propage de plus en plus vite et de plus en plus loin dans l'espace rural qui les entoure. Il s'exprime dans les populations urbaines par le vif désir d'élection d'une résidence, secondaire ou permanente, à la campagne. Un désir qui est aujourd'hui celui :

- d'aînés arrivant à l'âge de la retraite,
- d'actifs souhaitant additionner à un espace professionnel urbain un lieu de vie privée campagnard,
- de ressortissants de pays de l'Union européenne confrontés à des coûts immobiliers et fonciers prohibitifs en regard de ceux pratiqués en France,
- d'entrepreneurs que les nouvelles technologies de communication affranchissent d'un lien exclusif à la ville.

donc d'un ensemble de catégories qui recherchent aussi, à travers leur intense désir de nature, l'alternative psychique d'un stress urbain mal supporté. Ces comportements nouveaux imposent un regard différent sur l'économie des territoires. Des travaux, tels ceux de Laurent Davezies², démontrent que le taux de participation au PIB d'une région ne restitue plus à lui seul les termes de sa prospérité. Désormais doivent être pris en considération les effets d'une « circulation invisible des richesses » (aides publiques, ressources découlant de la protection sociale, recettes du tourisme, localisation de revenus du travail ou du capital, etc.). Le dynamisme d'un territoire s'apprécie désormais par l'équilibre qu'il parvient à réaliser entre sa production de richesses et sa captation de revenus.

Face à cette double évolution de la société française et de l'économie territoriale, la Thiérache se sent mûre pour tenir deux ambitions stratégiques³.

Sa première ambition: promouvoir son espace attractif de ruralité. Elle entend la soutenir par plusieurs orientations opérationnelles: une politique touristique plus forte pour accroître la notoriété du pays, une offre foncière et immobilière suffisante pour y créer une dynamique résidentielle, une numérisation ambitieuse pour assortir le calme de sa ruralité d'atouts de modernité.

Sa deuxième ambition stratégique : conduire un renouveau économique, garantissant le maintien de son identité paysagère, par l'apport d'un développement durable.

Car pour être bien préservés les paysages doivent désormais se révéler créateurs de valeur. Or les paysages de la Thiérache, bois et forêts, ne sont pas simplement agréables; ils recèlent objectivement une ressource naturelle susceptible d'être valorisée à des titres divers: combustible-énergie, matériaux de construction, ameublement, et ces autres applications que la recherche développement ne manquera pas révéler pour la fibre de bois.

Un autre choix opérationnel devrait permettre de répondre à cette ambition : la construction d'un « cluster bois » sur un large espace interrégional et transfrontalier (Avesnois dans le Nord, Thiérache dans l'Aisne, Crêtes préardennaises dans les Ardennes, Botte du Hainaut en Belgique), qui dépasse la seule Thiérache de l'Aisne mais qui se caractérise en continuité par le côtoiement du bocage et de la forêt.

Ébranlée dans sa réalité économique et sociale par l'impact de la mondialisation, la Thiérache pressent qu'un contexte où s'expriment une attention forte aux grands équilibres écologiques et un intérêt sociétal renouvelé pour le monde rural, lui offre une véritable opportunité de redevenir elle-même. Car ce développement durable, naturel et spontané, qui marqua deux millénaires de son histoire, quand prévalait la seule puissance du lien au sol, trouve d'évidence une actualité nouvelle dans une société où émerge un ardent désir de territoires d'élection.

Cet article reprend la substance d'une communication présentée, le 28 mars 2008, à l'Académie d'Agriculture.

² Laurent Davezies : « La République et ses territoires » - Ed. Le Seuil (2008)

³ Rapport de la « Charte de développement durable du Pays de Thiérache » pour le Conseil de développement de ce territoire (2007)

Sol et culture : du sol aux territoires - Conclusion

par Maurice de VAULX, Membre de l'Académie d'Agriculture, membre du comité d'orientation de Sol et Civilisation

Nous connaissons ce qu'apporte le sol aux **terroirs** en termes de productions typiques mais aussi en termes culturels.

Ce qu'apporte le sol aux **territoires**, généralement définis par leur armature urbaine et, à tout le moins, intégrant des fonctions urbaines, est de nature plus complexe.

Cette complexité est d'actualité, compte tenu des bouleversements des modes de vie et, parallèlement, des bouleversements institutionnels en cours.

Déjà, il y a dix ans, l'association « Espaces pour demain » avait lancé une réflexion prospective au titre provocateur « Villes et campagnes ; et s'il n'y avait plus de différences ? ». Une équipe polyvalente était présidée par notre confrère André Grammont et bénéficiait de la compétence de notre consoeur Jacqueline Bonnamour. Les deux laboratoires territoriaux présentés aujourd'hui par Sol et civilisation, nous ont montré, s'il en était besoin, combien leur interrogation de 1998 était justifiée.

Le premier témoignage sur une ville nouvelle qui se niche dans la ruralité, le second sur la campagne qui se peuple de citadins apportant, en habitat dispersé, des fonctions urbaines, illustrent deux nouvelles donnes; je vous propose d'en tirer les deux premières conclusions. Le président de Sol et Civilisation incite ses collègues agriculteurs à assumer ces nouvelles donnes : il nous conduit à une troisième conclusion. L'étude, à caractère historico-scientifique, Suzanne Mériaux de l'Académie d'Agriculture de France sur les rapports ontologiques de l'homme à la terre est pertinente pour éclairer des débats politiques importants d'aujourd'hui: c'est l'objet d'une quatrième conclusion.

1 ère conclusion

Le sol, qu'il soit agricole, naturel, forestier ou artificialisé est désormais organisé globalement dans une unité territoriale.

Pascal Legras, agriculteur dans une ville nouvelle est dans une situation qui est appelée, sous diverses formes, à faire de plus en plus l'objet d'examens. En effet, le cheminement législatif commencé en 1992 par une loi sur l'intercommunalité, poursuivi en 1995, puis 1999, par des lois pour l'aménagement et le développement des territoires et, également en 1999, par une loi prescrivant des transferts de compétence en matière d'aménagement de l'espace au niveau de l'intercommunalité a lié ville et campagne. Il s'est provisoirement conclu en 2000 par la loi « relative à la solidarité et au renouvellement urbain » qui a créé les schémas de cohérence territoriale (les SCOT) applicables notamment aux communautés d'agglomération. Ils sont en cours d'élaboration un peu partout et induisent une nouvelle perception du sol agricole, non réductible d'ailleurs à celle d'un espace vert. Parallèlement, les expérimentations de regroupement DDE-DDAF ont abouti à leur généralisation, en même temps qu'a été décidée la fusion des corps d'ingénieurs du GREF et des Ponts et Chaussées.

Comment l'agriculteur va-t-il se situer et s'exprimer, dans ce nouveau paysage institutionnel ? Va-t-il se comporter en acteur territorial dans des milieux nouveaux pour lui, vastes et plus urbains que ruraux?

2ème conclusion

Le sol, qu'il soit naturel, forestier ou, surtout, agricole, constitue désormais un élément patrimonial important de l'attractivité des territoires ruraux, notamment des « pays », qui s'orientent vers une économie tertiaire.

Ce qui a été dit de la Thiérache aurait pu l'être sur d'autres territoires ruraux peu peuplés, tels le Limousin ou la Lozère. Le témoignage de Claude Beaufort met en évidence, à cet égard, trois révolutions:

- celle de l'informatique qui permet à des télétravailleurs d'exercer à la campagne des fonctions de service aux entreprises ou aux personnes, fonctions jusqu'à présent concentrées dans les villes.
- celle dite de l'économie résidentielle, dont le théoricien, le Professeur Laurent Davezies, a été cité par l'orateur; la Thiérache est en effet l'exemple type du territoire rural isolé sous faible influence urbaine, qui avait du mal

à jouer dans la cour des économies productives compétitives et qui, désormais, valorise ses atouts patrimoniaux et donc culturels liés à son sol pour attirer de nouveaux acteurs économiques, retraités et résidents secondaires qui viennent introduire dans l'économie de l'argent gagné ailleurs et dont la taxe d'habitation vaut bien une taxe professionnelle. Cette économie résidentielle libère le territoire de sa dépendance aux villes d'alentour et lui procure une véritable identité, ce qui remet en question la carte dite « des territoires vécus » dressée par la DATAR et l'INSEE, il y a dix ans, à partir d'une polarisation urbaine.

 celle du retour du bois biocombustible qui a vocation à se valoriser sur un tel territoire, quitte « à pousser prairies et cultures », alors que l'opinion n'apprécie plus que les biocarburants s'installent sur le sol agricole.

Comment les agriculteurs vont-ils se situer et s'exprimer dans ce nouveau paysage social ? Vont-ils se comporter en acteurs territoriaux ou s'isoler pour se protéger de ceux qu'ils prennent bien évidemment pour des « bobos » ? La rura-lité va-t-elle leur échapper ?

3ème conclusion

Les cultivateurs du sol ont des valeurs culturelles à faire valoir et à partager, même avec des citadins, tel est le défi que se donne Sol et Civilisation. Positiver, s'adapter, plutôt que subir.

Beaucoup de responsables de cette association sont d'anciens leaders agricoles, pour la plupart proches de la FNSEA, mais aussi maires en milieu rural. Ils ont dans leur coeur à la fois l'agriculture et le territoire.

Ils ne prennent pas de positions politiques, notamment sur la réforme de la PAC et sur la pertinence de son deuxième pilier destiné au développement rural, celui-ci les trouble, eux aussi, parce qu'il scinde deux fonctions qui ont toujours été complémentaires. Ceci étant, ils expriment des convictions fortes sur le rôle structurant de l'agriculture sur le territoire d'une part et la solidarité entre acteurs du développement rural d'autre part, rejoignant en cela, nous semble-t-il, les préoccupations de notre $7^{\rm e}$ section.

En terme de méthode, ils cherchent à éclairer l'exposé des problèmes en se gardant de tout dogmatisme. Au demeurant, ils prônent la subsidiarité pour l'approche des problèmes, ce qui, en fait, n'a pas été retenu en France pour la gestion des fonds du développement rural.

4ème conclusion

Si Sol et civilisation n'a pas de prétentions scientifiques, en revanche l'Académie d'Agriculture de France a vocation à en avoir. C'est fondamental dans sa mission.

Ainsi, la recherche que conduit Suzanne Mériaux sur ce thème « Sol et culture » dont elle a eu l'intuition paraît tout à fait pertinente à ses confrères et consoeurs de la 7° section, alors que notre époque est marquée par des hésitations, des organisations professionnelles agricoles et des politiques sur le lien à établir ou à dissoudre entre « économie productive moderne » et « valeur patrimoniale » à intégrer dans le développement local.

Il semble, à cet égard, que cette recherche peut aider à expliquer la nouvelle attractivité de la terre, à repérer les vrais enjeux, à discerner les risques ou effets pervers possibles de telle ou telle position et à formuler des propositions adaptées à notre temps dans des termes aptes à fédérer différentes cultures sociales.

A retenir

C'est par où, le rural ? Notion floue, lignes de fuite et issue

Tel est l'intitulé de la 14e Université d'Été de l'Innovation Rurale, organisée par la Mission Agrobiosciences et la Communauté de communes Bastides et Vallons du Gers, à Marciac (Gers), les 6, 7 et 8 août prochains. A l'heure où l'exode rural est bel et bien terminé et que les campagnes sont réinvesties, que désigne-t-on au juste quand on parle aujourd'hui d'espaces ruraux ? Quels sont leurs enjeux et leur avenir ? Quelle politique régionale et européenne est-elle à même de favoriser leur équilibre ? Une réflexion à laquelle l'Université d'Été de l'Innovation Rurale convie tous les acteurs concernés par le monde rural.

Durant trois jours, cercles d'échanges, conférences, tables rondes et débats en plénière permettront pas à pas d'instruire collectivement ces questions et de construire des pistes d'action pour l'avenir.

Pour en savoir plus : Mission Agrobiosciences - www.agrobiosciences.org Lucie Gillot : lucie@agrobiosciences.com - Valérie Péan : valerie.pean@agrobiosciences.com

La République et ses territoires

La circulation invisible des richesses

Laurent Davezies



Longtemps en France, les économistes et acteurs publics ont considéré que la richesse économique d'un territoire réside en sa capacité à créer de la valeur ajoutée. Par conséquent, les politiques de soutien économique des territoires défavorisés consistent principalement à créer les conditions favorables à la création de richesses. Or, Laurent Davezies, dans son ouvrage La République et ses territoires démontre que la richesse créée sur un territoire et exprimée en PIB ne génère pas automatiquement du revenu pour ses habitants. En effet, la richesse créée par une entreprise peut ne pas être redistribuée sous forme de salaire et échapper ainsi au territoire, l'effet redistributif est quasi nul. A l'inverse, un certain nombre de territoires disposant d'atouts économiques plus importants permet de capter une bonne part du revenu comme c'est le cas par exemple pour l'Hérault, les Midi-Pyrénées, le Morbihan, les Hautes-Alpes ou encore la Lozère. C'est là que le sous-titre de

son ouvrage prend tout son sens ; la circulation invisible des richesses révèle qu'il existe en réalité une base économique peu explorée par les théories économiques ; cette base sur laquelle se fonde la richesse des territoires se trouve être son économie locale.

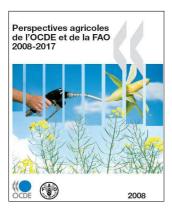
Dans cette économie locale, selon L. Davezies, le revenu du travail et du capital des activités locales exportatrices ne comptent que pour 19 à 24% des richesses totales, le reste étant décomposé en fonction des salaires des emplois publics, des retraites et revenus d'actifs employés ailleurs, des dépenses de tourisme et des prestations sociales (chômage, allocations familiales...). Ainsi, les leviers de la croissance des revenus des territoires se trouvent en premier lieu être la capacité de ceux-ci à capter ces revenus extérieurs. Dans un second temps, un autre levier de la richesse des territoires est la capacité de ceux-ci à émettre une offre de services et de produits adaptés à ces catégories de consommateurs, en d'autres termes, il s'agit de constituer une véritable économie résidentielle.

Dans cet ouvrage riche en enseignements, L. Davezies démontre avec efficacité qu'il existe une véritable rupture entre la croissance observée et le revenu des habitants d'un territoire, revenu qui contribue directement au développement de celui-ci.

Éditions du Seuil - ISBN 978-2-02-092558-7

T-G.P.

Perspectives agricoles de l'OCDE et de la FAO 2008 - 2017



Au lendemain du sommet de Rome qui s'est tenu du 3 au 6 juin 2008, l'occasion nous est donnée de revenir sur la situation alimentaire mondiale par le rapport conjoint de la FAO et de l'OCDE intitulé Perspectives agricoles de l'OCDE et de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture.

Selon les experts de ces structures, les prix agricoles que nous connaissons actuellement préfigurent ceux de la décennie à venir mais dans une moindre mesure. Plusieurs facteurs dont la croissance relative de l'offre et une demande exponentielle expliquent une structure des prix orientée à la hausse. Les biocarburants, la cherté du pétrole et la spéculation sont les principaux facteurs exogènes de la crise.

T-G.P.

17èmes Assises de Sol et Civilisation le jeudi 9 octobre 2008

Évolution ou révolution agricole Quel devenir pour l'agriculture et les territoires du monde ?

En quelques mois, l'agriculture est revenue au cœur des préoccupations et des débats publics par la brusque montée des cours de certains produits agricoles et l'augmentation des prix alimentaires. Aussitôt se sont déclenchés des débats voire des polémiques sur les biocarburants et les aspects environnementaux. Au niveau mondial, des « émeutes de la faim » se multiplient et annoncent des crises récurrentes et de nombreux territoires ruraux sont fragilisés tant socialement qu'écologiquement.

Dans un monde en croissance démographique, dans un monde soucieux de préserver ses ressources naturelles, de maintenir une certaine biodiversité et de répondre aux défis climatiques et plus grave encore dans un monde de plus en plus déstabilisé par les conséquences de la pauvreté paysanne, le maintien et le développement d'une agriculture diverse, rémunératrice, productive et respectueuse de l'environnement apparaissent de plus en plus comme un enjeu majeur de ce début du XXIe siècle.

Pourrons-nous demain produire plus et mieux alors que l'instabilité des marchés fragilise de nombreuses économies agricoles et que les problématiques environnementales réelles ou supposées pèsent sur les conditions de production ?

Les 17èmes assises de Sol et Civilisation se proposent de mettre en perspective cette actualité et de s'interroger précisément sur la place stratégique des agriculteurs et des territoires face à ces défis. Quelle pourrait être en effet dans ce contexte la pertinence de marchés régionalisés d'une agriculture davantage localisée et d'une agronomie plus systémique ? Quels seraient alors les freins mais aussi quels seraient les leviers d'un tel développement ?

Nous vous invitons à venir en débattre avec des agriculteurs, des agronomes et des économistes.

PROGRAMME PRÉVISIONNEL

9h00 Ouverture par le président de Sol et Civilisation

9h30 Quels enjeux pour l'agriculture et les territoires du monde ?

Bernard BACHELIER, directeur de la fondation FARM

10h00 Des agricultures dans la mondialisation

Points de vue et témoignages, suivi d'un débat avec la salle

Produire plus et mieux dans chaque territoire

Bernard GUIDEZ, président du réseau FARRE

Le territoire porteur de qualité

Martial MARGUET, président de l'Institut de l'élevage, exploitant laitier dans la région du Comté

Une agronomie inventive pour des territoires vivants

Hassan BENAOUDA, Agronome-chercheur à l'INRA de Settat, Maroc

14h00 Agriculture et territoire, un destin commun ? Table ronde

Moulay GAOUZI, agriculteur marocain, président d'une coopérative agricole Luc GUYAU, président de l'Assemblée Permanente des Chambres d'Agriculture

Jérôme VIGNON, président des semaines sociales de France

Gérard PELTRE, président du réseau européen Ruralité Environnement Développement

16h00 Conclusion par un grand témoin

Lieu : Fédération Nationale du Crédit Agricole, 48 rue de la Boétie, Paris Entrée : 35 € Infos : 01 44 31 16 61 - soletcivilisation@soletcivilisation.fr

Sol et Civilisation

5, rue Joseph et Marie Hackin - 75116 PARIS

Tél. 33 (0)1 44 31 16 61 Fax 33 (0)1 44 31 16 74

E-mail: soletcivilisation@soletcivilisation.fr

Directeur de publication : Michel LEDRU

Rédacteur en chef : Guillaume DHERISSARD
Chargé de mission : Truong-Giang PHAM
Maquette : Corinne EYMOND

La lettre de Sol et Civilisation est tirée à 3 600 exemplaires. Imprimerie L'ARTÉSIENNE - 62802 LIÉVIN